

COMBIEN DE BÉNÉDICTIONS POUR JACOB ?

L'histoire de Jacob se distingue par le nombre de bénédictions qu'il va recevoir. La bénédiction volée par Jacob à son frère Esaü est souvent celle dont nous nous souvenons le mieux. Pourtant, en regardant attentivement, ce n'est pas une ou deux bénédictions que reçoit Jacob, mais **cinq**.

Pourquoi cinq ? Sont-elles différentes les unes des autres ? Comment sont-elles données, reçues ? Ont-elles toutes la même fonction ?

Qu'est-ce qu'une bénédiction ?

Bénir en hébreu se dit *barak*, en rapport avec une racine : *s'agenouiller*. Son sens contient les idées de : *revêtir de force salutaire, accorder, souhaiter à quelqu'un la puissance nécessaire à l'accomplissement d'une tâche particulière et dans une situation particulière*.

La bénédiction est à la fois don de quelque chose et formulation de ce don. Elle dit la faveur de Dieu sur quelqu'un, comme quand Jacob bénit Pharaon en arrivant en Egypte (Genèse 47, 7). Les patriarches bénissent leur fils aîné avant de mourir, appelant sur lui la prospérité de la terre. Mais le plus souvent c'est Dieu qui bénit, et sa bénédiction fait toujours jaillir la vie : seuls les êtres vivants sont susceptibles de la recevoir. Quand l'homme bénit Dieu, c'est qu'il confesse sa générosité et qu'il lui rend grâce.

Le grec a exprimé la bénédiction par *eulogeo*, qui vient de *bon* et de *dire, parler*. Le français a traduit par *béné-diction* : *une parole qui dit du bien*.

La parole de bénédiction est « performative », c'est-à-dire qu'**elle fait ce qu'elle dit**, au moment où elle le dit. La parole de bénédiction finale d'une messe ou d'un culte nous donne effectivement ce qu'elle dit à ce moment-là : la paix, la grâce, la joie... C'est pour cette raison que la première bénédiction volée ne peut pas se reprendre : *Je l'ai béni et béni il sera*.

Son efficacité lui vient de la parole de Dieu qui veut le bonheur de l'homme, tout en respectant sa liberté.

Les cinq bénédictions de Jacob

	Texte	Par qui	Où
Bénédition 1	Genèse 27, 27-29	Isaac, qui croit la donner à Esaü	Beer Shéba
Bénédition 2	Genèse 28, 3-4	Isaac, avant que Jacob parte	Beer Shéba
Bénédition 3	Genèse 28, 13-15	Dieu, dans le songe de Jacob	Louza, qui devient alors Béthel
Bénédition 4	Genèse 32, 27-31	L'homme (l'ange) à la fin du combat	Gué de Jaboq, à Peniel
Bénédition 5	Genèse 35, 9-12	Dieu, après la réconciliation	Béthel

Certaines répétitions du texte montrent que la rédaction a dû se faire en plusieurs fois. Malgré cet état de fait, les auteurs ont choisi de garder dans cette histoire toutes les paroles de bénédictions transmises, données à Jacob. Chacune doit donc porter un sens particulier.

Sur les cinq, la première et la quatrième vont être « arrachées » à leur interlocuteur, le père et « l'ange ». Trois sur cinq sont de source divine directe.

Rôle des bénédictions

La **première** bénédiction est finalement celle dont le contenu est le moins important et ne sera pas vraiment exaucée. Pourtant, c'est celle qui met en mouvement Jacob à cause de la rivalité ainsi provoquée avec Esaü.

Cette bénédiction est « familiale », c'est-à-dire que le père veut transmettre à l'aîné la bénédiction qui l'établira chef de famille, chef de clan. Le contenu

des paroles promet une prospérité future par l'abondance des richesses de la terre, le respect des frères et des peuples sans doute voisins.

Sois chef pour tes frères et que les fils de ta mère se prosternent devant toi ! On ne peut pas dire qu'Esau dans ses actes réalise la bénédiction... Et tant mieux pour lui, car celle qu'il reçoit ensuite d'Isaac n'est pas réjouissante. Elle ne reflète pas non plus ce que les textes nous racontent par la suite : Esau ne servira pas son frère, Jacob et lui sauront se partager les terres pour ne pas se faire concurrence (Genèse 36, 6 à 8).

Que signifie cette bénédiction volée ? Quand on voit la façon dont Rebecca orchestre la scène, on n'a pas l'impression que Jacob soit vraiment enthousiaste. Rebecca connaissait-elle le premier épisode du plat de lentilles ? Le syndrome de toute-puissance maternelle n'est pas loin, d'autant que Jacob ne fait qu'obéir à sa mère. Cela rappelle un texte du Nouveau Testament (Matthieu 20, 20 à 28) sur la mère des fils de Zébédée qui voulait être sûre que ses fils soient sur le trône avec Jésus...

Jacob est entré dans la tromperie, il va devoir l'assumer.

Dès la **deuxième** bénédiction, on entre dans une nouvelle dimension : la transmission de la promesse de l'alliance avec Dieu faite à Abraham (Genèse 12, 1 à 3) et renouvelée à Isaac (Genèse 26, 24).

Jacob doit prendre femme. Avant qu'il ne parte, Isaac lui transmet ce qu'il a reçu de plus précieux, la transmission de l'alliance, malgré la tromperie de Jacob. C'est une transmission de bénédiction : *qu'il te donne la bénédiction d'Abraham*. On y retrouve les thèmes de la fécondité et du don de la terre.

La **troisième** bénédiction témoigne de l'efficacité de la précédente. L'auteur du texte montre que la bénédiction d'Abraham vient sur Jacob. Les deux thèmes se retrouvent. La bénédiction va dépasser le cadre d'un seul homme : Dieu fait bénéficier le monde entier de la bénédiction de Jacob : *en toi et en ta descendance seront bénies toutes les familles de la terre*.

Pourtant les conditions de la bénédiction effrayent Jacob qui découvre pour la première fois une relation directe avec le Dieu qui l'a choisi. *Vraiment, c'est le SEIGNEUR qui est ici et je ne le savais pas !* Jacob est seul, il a peur

car il fuit son frère. Par trois fois, Dieu lui fait une autre promesse, celle de l'accompagner :

Je suis avec toi..., je te garderai partout où tu iras..., je ne t'abandonnerai pas...

Jacob se remet en route vers l'inconnu avec cette promesse de ne pas être seul et de revenir sur sa terre.

Un temps assez long sépare la troisième bénédiction de la **quatrième**. Vingt ans, peut-être ? C'est le retour. Jacob fait le chemin inverse avec ses femmes, ses enfants, ses serviteurs, son bétail. Mais le temps écoulé n'a pas fait avancer la situation familiale. De nouveau la peur le prend ; peur de retrouver son frère. La prière qu'il adresse à Dieu en Genèse 32, 10 à 13, en témoigne : *délivre-moi de la main de mon frère !*

Puis Jacob lutte avec un personnage mystérieux toute la nuit. Est-ce de la révolte ? de la peur ? Un besoin de se confronter au corps à corps avec Dieu ? Il est le gagnant de cette lutte, mais la satisfaction d'affirmer sa force ne lui suffit pas. Il a besoin d'autre chose. De quelque chose que le corps ne peut pas lui donner. De quelque chose qu'il ne peut pas trouver en lui-même : **une parole extérieure à lui**. Il est le vainqueur, et pourtant il se met dans la demande : *je ne te laisserai pas que tu ne m'aies béni*.

On ne sait rien du contenu exact de la bénédiction. Mais ce n'est plus *Jacob* qui se fait bénir, c'est *Israël* : *On ne t'appellera plus Jacob mais Israël, car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes et tu l'as emporté*.

Son désir d'arracher cette bénédiction témoigne-t-il de son désir de se libérer du Jacob qui avait si peur de son frère, mais qui est appelé à un autre avenir ? Un avenir qui passe par un nouveau nom, qui est en fait tout un programme de vie ? Israël et les douze tribus d'Israël font naître la structure de tout un peuple.

La **cinquième bénédiction** clôt la série des bénédictions que reçoit Jacob. Elle « officialise » en quelque sorte la bénédiction arrachée par la force. Le changement de nom est réaffirmé, c'est Dieu qui appelle Jacob à devenir Israël. Les promesses sont répétées : la fécondité telle *qu'une nation et une assemblée de nations viendront de toi*. L'ajout de cette dernière bénédiction à Jacob vient de la mention

des rois qui sortiront de tes reins. La promesse de la terre est destinée à toute la lignée de Jacob.

On remarque que cette dernière bénédiction est entourée par deux mentions de l'instauration de Béthel comme lieu sacré (v.7 et 15).

Ces cinq bénédictions témoignent de toute **la progression** de la vie de Jacob : un homme qui a senti sur lui la force d'une parole extérieure à lui-même, et qui l'a même recherchée. Cette extériorité de la parole de bénédiction l'a fait entrer dans un programme de vie et dans une nouvelle identité. Une identité qui ne le fait plus dépendre seulement d'une lignée humaine, mais qui le fait naître à une nouvelle relation en Dieu.

Laurence



Pendant que Rébecca surveille la scène, Isaac tâte la main de Jacob recouverte de peau de chevreau.

Giotto, Fresques de la basilique d'Assisi, 1295

ANCETRES

NB : Sans en être un résumé, dans lequel il ne se retrouverait certainement pas, ce chapitre du dossier reprend les éléments de deux articles d'Albert de Pury : « Situer le cycle de Jacob, 25 ans après », et « Choisir l'ancêtre ».

Dans la bible, on a au moins **trois personnages** qui fondent l'identité d'Israël, trois ancêtres exemplaires : Abraham, le premier à passer alliance avec Dieu ; Jacob, père commun des tribus d'Israël ; Moïse, libérateur, transmetteur de la Loi.

Ces trois figures donnent l'impression de se suivre historiquement et sans concurrence entre elles, mais c'est une illusion née de la rédaction finale des premiers livres bibliques, qui n'intervient pas avant 520 avant JC, avec le retour de l'exil à Babylone et la reconstruction du temple de Jérusalem.

Jacob

Historiquement, la première figure d'ancêtre des tribus, donc le premier exemple dont s'inspirer, est Jacob. Son histoire tient presque entière dans Genèse 25 à 35. Ces chapitres sont ce qu'on appelle une *geste* : un ensemble de récits relatant les exploits ou les aventures d'un même héros. Un ensemble construit dès le départ, et non une mosaïque d'éléments d'abord isolés mis plus ou moins artificiellement ensemble.

C'est une légende d'origine d'un clan, avec un héros fondateur, **l'ancêtre ethnique**. Un homme qui doit fuir, parce qu'il n'est pas l'héritier naturel, qui trouve accueil, femmes et richesse ailleurs, puis revient comme un clan autonome au pays de sa naissance pour s'y faire une place désormais légitime.

Jacob est un petit malin, roublard, qui sait aussi négociier, forcer les portes, même avec Dieu. Le récit qui lui est consacré dit le lien et les relations entre les tribus d'Israël. Il peut aussi servir à justifier pourquoi un clan prend l'avantage sur un autre au cours du temps, comme dans l'histoire de la bénédiction promise à Ephraïm qui revient à Manassé (Genèse 48, 13 à 20). Ce récit suffirait à l'identité d'Israël. Pas besoin de remonter à Abraham pour montrer son origine unique, ses liens de sang, justifier sa place

en Palestine, fonder l'origine de ses lieux saints ou expliquer ses relations aux voisins comme Edom-Esaü ou aux autres clans avec qui il partage les territoires, comme Sichem. A Jacob-Israël aussi, terre, descendance et bénédictions sur toutes les familles de la terre sont promises (28, 13 et 14).

Moïse

La figure principale qui donne l'identité d'Israël, à lire l'Ancien Testament, est pourtant celle de Moïse. C'est lui qui est au centre de quatre livres du Pentateuque : Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome, dont la Genèse ne donne qu'une éventuelle préhistoire. C'est lui qui transmet la confession de foi fondatrice qui introduit le Décalogue : *C'est moi Yahwé ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude* (Exode 20, 2). C'est lui aussi qui intercède pour les hébreux quand Dieu propose de supprimer le peuple pour repartir une nouvelle fois de rien, en voyant Israël se prosterner devant le veau d'or (Exode 32, 10). Le message est clair : Israël se reconnaît dans sa foi aux actions libératrices de Dieu et sa confiance dans les dires et les actions de la **figure prophétique** et charismatique de Moïse, et pas dans son appartenance clanique, qui ne garantit pas du rejet de Dieu, comme le montre le dialogue d'Exode 32.

La rivalité entre ces deux figures tutélaires, donc ces deux manières de voir sa relation à Dieu, se lit chez Osée (après 750, vraisemblablement). Au chapitre 12, Osée oppose Moïse et Jacob, donne une image très peu flatteuse de Jacob, et finit ainsi : *Jacob s'enfuit aux plaines d'Aram et Israël sert pour une femme, et pour une femme il se fit gardien de troupeaux. Mais par un prophète le SEIGNEUR a fait monter Israël hors d'Egypte, et par un prophète Israël a été gardé.* Le mot *prophète* (qui désigne Moïse, le vrai transmetteur de la volonté de Dieu) s'oppose au mot *femme* pour opposer l'identité généalogique, transmise par la mère, à l'identité de foi, d'appel, l'identité confessionnelle.

Ces deux identités, un temps opposées, ont été définitivement réunies, même si elles peuvent rester en tension, lors de l'écriture du Pentateuque. Et le judaïsme est fait de cette double identité : l'appartenance à un peuple et la réponse à une vocation.

Et Abraham, dans tout ça ?

Le personnage est d'abord lié à Hébron, dans l'extrême Sud palestinien, carrefour commercial où se croisaient tous les clans de la région. Abraham a longtemps dû être la figure originaire commune qui rassemblait ces clans. Il n'apparaît dans aucun texte biblique dont on peut faire remonter la rédaction à avant l'exil à Babylone (déportations dès 598 avant JC).

Mais Abraham passe d'ancêtre local à la figure de père des croyants avec un auteur ou un groupe d'auteurs qui mettent ensemble des récits devenant la colonne vertébrale de la Genèse. La Genèse est ainsi vue comme la pré-histoire de l'Israël dont la foi et les règles sont structurées par Moïse.

Fondamentalement, Abraham est **l'ancêtre de plusieurs peuples**. En Genèse 17, Dieu fait alliance avec lui : *Tu deviendras le père d'une multitude de nations... Je donnerai en propriété perpétuelle à toi et à ta descendance après toi le pays de tes migrations, tout le pays de Canaan. Je serai leur Dieu*. Suite à quoi Abraham, son fils Ismaël et tous les mâles du clan sont circoncis.

Il y a donc, en suivant ce texte, une alliance entre Dieu et les descendants d'Abraham, qui comprennent et les Ismaélites, et les Edomites (descendants d'Esäü). Ces peuples sont appelés à cohabiter en Canaan, ils partagent le même Dieu, même si ce n'est qu'à Israël que sera révélé pleinement le nom divin, *Yahwé* (voir Exode 6, 2 et 3 par exemple).

On a là une **perspective universaliste**, ainsi que de l'unicité de Dieu, et de la fraternité avec les peuples alentour : Ismaël et Isaac se retrouvent ensemble pour enterrer leur père, comme Jacob et Esäü. Ces traits sont mêlés avec d'autres, qui insistent sur la séparation : les rédacteurs finaux des textes ont voulu garder ensemble toutes ces idées comme faisant partie de l'identité d'Israël.

La figure d'Abraham comme ancêtre fondateur se retrouve dans **le christianisme**. Paul en fait le père de tous les croyants. A partir de Genèse 15, 6 : *Abraham eut foi en Dieu, et cela lui fut compté comme justice*, et du fait que l'alliance avec Dieu précède l'institution de la circoncision, Paul développe l'idée qu'on devient héritier des promesses à Abraham par la foi

seule, non par l'appartenance au cercle des circoncis. L'offre de Dieu et l'alliance sont donc universelles.

En **islam** aussi, c'est Abraham qui est le premier ancêtre à imiter. C'est lui qui, avec Ismaël, reconstruit à la Mecque la kaaba détruite dans le déluge, c'est par lui que les trois religions du Livre sont liées, le message de Mohamed apportant la touche finale aux révélations justes, mais incomplètes des juifs et des chrétiens.

Abraham est une figure aujourd'hui essentielle dans le dialogue entre les trois grands monothéismes.

Les croyants font toujours référence à plusieurs figures exemplaires, plusieurs ancêtres dans la foi, qui les aident à se situer eux-mêmes. Ces personnages cohabitent en chacun-e de nous, et nous avons à discerner, au milieu de notre histoire présente, en quoi chacun peut éclairer notre foi.

CELUI QU'ON N'ATTEND PAS !

Dieu choisit les petits : voici un thème qui traverse toute la bible. La saga de Jacob n'en fait pas l'économie. Celui que l'on voit comme l'héritier naturel, Esaü, se voit ravir son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. De plus, il se fait, par ruse, voler la bénédiction de son père. Pourquoi donc Dieu accepte-t-il ces événements ? Pourquoi Dieu choisit-il les petits, les faibles, ceux que l'on n'attend pas ? Quelle est la logique de Dieu ?

C'est à travers la bible elle-même que Dieu nous donne une réponse. Dans le choix de David comme roi, le texte de I Samuel 16, 7 nous dit : *Les vues de Dieu ne sont pas comme les vues de l'homme, car l'homme regarde à l'apparence, mais Yahvé regarde au cœur.*

Et c'est bien là que réside la pédagogie de Dieu, la logique de son dessein, ce que Paul nous rappelle : *Qui en effet a connu la pensée du Seigneur, pour lui faire la leçon ? (I Corinthiens 2, 16), ou encore : Que personne ne s'abuse ! Si quelqu'un parmi vous pense être sage à la façon de ce monde, qu'il devienne fou pour devenir sage ; car la sagesse de ce monde est folie auprès de Dieu (I Corinthiens 3, 18 à 19).*

Dieu choisit donc. Et comment le fait-il ? **Par l'élection.**

Sans l'élection, il est impossible de rien comprendre au dessein et à la volonté de Dieu sur l'homme. Mais l'homme pécheur, incurablement défiant de Dieu et envieux de ses frères, répugne toujours à accepter la grâce et la générosité de Dieu : il s'en prend à elles quand un autre en bénéficie, comme les ouvriers qui triment depuis le matin, furieux qu'on paie au même tarif qu'eux ceux qui n'ont travaillé qu'une heure (Matthieu 20, 15). A l'inverse, quand c'est lui qui bénéficie de la bonté de Dieu, l'homme s'en prévaut facilement comme d'une valeur qu'il ne tient que de lui-même. Entre la fureur de Caïn contre son frère et le cri de Paul, rempli d'inquiétude pour ses frères de race (Romains 9, 2s), il y a tout le chemin qui mène du péché à la foi, toute la rédemption, toute l'Ecriture.

L'expérience de l'élection est celle d'un destin différent de celui des autres peuples, d'une condition singulière due non à un concours aveugle de circonstances ou à une série de réussites humaines, mais à une initiative délibérée et souveraine de Yahvé. Si le vocabulaire classique de l'élection est relativement tardif, du moins en ce sens précis et particulier, la conscience de cette conduite divine est aussi ancienne que l'existence d'Israël comme peuple de Yahvé ; elle est **inséparable de l'alliance**, et elle en dit à la fois le caractère unique (seul parmi tant d'autres) et le secret intérieur (choisi par Dieu). Ainsi lui donne-t-elle sa profondeur religieuse, la valeur d'un mystère.

L'élection du peuple apparaît préparée par une série d'élections antérieures, et elle se développe constamment par le choix de nouveaux élus.

Avant Abraham, le schéma de l'histoire de l'humanité, s'il comporte des préférences divines (Abel), des traitements privilégiés (Hénoch), le cas unique de Noé seul juste devant Dieu en cette génération, ou la bénédiction accordée à Sem, ne connaît pas encore l'élection proprement dite. Mais il la suppose constamment : toute cette histoire est bâtie littérairement et théologiquement pour que, du milieu de cette multitude humaine en proie au péché et qui rêve de pénétrer les cieux (Babel, Genèse 11, 4), Dieu, dont le regard suit toutes les générations, choisisse un jour Abraham pour bénir en lui toutes les nations de la terre.

Sur **les patriarches**, Dieu manifeste la continuité de son dessein d'élection. Il s'est choisi une tribu et maintient ce choix, mais, dans cette tribu, ce n'est pas l'héritier naturel qui porte sa bénédiction, Ismaël, Esaü ou Ruben ; chaque fois, une initiative particulière de Dieu désigne son élu : Isaac, Jacob et Juda. Toute la Genèse a pour thème la rencontre paradoxale entre les suites normales de l'élection initiale d'Abraham, et les gestes par lesquels Dieu bouscule les projets de l'homme et maintient ainsi à la fois sa fidélité à ses promesses et la priorité souveraine de ses choix.

Dans ces récits s'affirme un trait permanent de l'élection. Alors que, vu par les hommes, le privilège de l'élu entraîne automatiquement la déchéance

de ceux qui sont écartés, témoin le refrain qui scande les oracles prononcés par les pères, du style : *tes frères soient tes esclaves !* (Genèse 9, 25 ; 27, 29 ; 27, 40), dans les promesses divines, la parole de Dieu sur son élu fait de lui une bénédiction pour toute la terre (Genèse 12, 3 ; 22, 18 ; 26, 4 ; 28, 14).

A l'intérieur du peuple élu, Dieu se choisit constamment des hommes auxquels il confie une mission, temporaire ou permanente, et ce choix, qui les met à part et les consacre, reproduit les traits de l'élection d'Israël. Voir les prophètes, les rois, les prêtres et les lévites, etc.

Le point culminant de ce système d'élection, de ce dessein de Dieu se réalise en la personne du Christ. Ce titre lui est peu attribué, mais toujours dans des instants solennels : baptême, transfiguration, crucifixion, et toujours ils évoquent la figure du Serviteur.

L'élection divine demeure dans l'Eglise une réalité vécue. Les communautés chrétiennes et leurs chefs font des choix et confient des missions, mais ces choix ne sont censés que sanctionner les choix de Dieu et reconnaître son Esprit.

Rappelons-nous les paroles de Paul aux Corinthiens :

Considérez, frères, qui vous êtes, vous qui avez reçu l'appel de Dieu : il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages aux yeux des hommes, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de gens de bonne famille. Mais ce qui est folie dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages ; ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune créature ne puisse s'enorgueillir devant Dieu (I Corinthiens 1, 26 à 29).

Bruno

UNE PREDILECTION POUR LES FAIBLES

Souvent, dans l'Écriture, Dieu choisit des faibles, des petits pour accomplir sa mission. Moïse qui fuyait une condamnation, David qui était le cadet, le Christ lui-même qui s'est fait faible.

Le faible, par sa constitution, ne peut pas prétendre à la puissance. Et par là, il dépend de celui qui agit par et avec lui. La faiblesse est comme la béance dont Dieu veut avoir besoin pour se révéler.

Par la faiblesse de ces hommes et femmes, Dieu n'effraie pas. Voir l'attitude de Goliath face à David.

En se révélant par les petits, Dieu se facilite l'accès auprès des hommes et des femmes. Attitude opposée à celle des divinités du Moyen-Orient.

La faiblesse de l'humain révèle aussi que toute l'initiative vient de Dieu et non de l'homme.

La faiblesse oblige aussi à « convertir » notre image de Dieu, ainsi Dieu n'est pas « réductible » à nos définitions.

La faiblesse souligne la liberté de Dieu, il n'est pas soumis aux mêmes critères de réussites que ceux que nous, humains, imaginons.

Bruno Fuglistaller, sj



La lutte avec l'ange selon Rembrandt, 1660

Les ailes de l'ange, que Jacob semble soulever, se fondent dans la poussière. Les visages sont sereins, le combat beaucoup plus calme que chez Delacroix deux cents ans plus tard, comme intériorisé.

LES COLERES RENTREES DE JACOB

Les chapitres 25 à 28 de la Genèse nous présentent Jacob comme un homme immature et peu viril, vivant sous les tentes et dans les jupes de sa mère, alors que de son frère jumeau émanent force, ambition et... testostérone.

Une famille marquée par le passé

De refoulement en refoulement, depuis trois générations, depuis la tentative manquée d'Abraham de sacrifier Isaac, les hommes de cette famille ont pris l'habitude d'encaisser les coups durs sans broncher. Isaac le rieur (c'est le sens étymologique de son nom) se taira plutôt, bien que les circonstances aient nécessité une parole libératrice, vis-à-vis d'Abraham sur la montagne du sacrifice, vis-à-vis de Rébecca, la maîtresse-femme, vis-à-vis de ses fils ensuite.

Esau passera sa jeunesse à plaire à son père, en lui fournissant le gibier qu'il aime (on dira qu'il est **un enfant adapté**, qu'il devient même le parent nourricier de son père). Il se fera pourtant souffler pratiquement sans réagir et son droit d'aînesse et la bénédiction paternelle.

Jacob, lui, préférera la ruse et instaurera avec les deux autres une relation constamment biaisée (c'est une forme de rébellion, mais aussi de fuite). Et tout cela se déroulera sous le regard manipulateur de Rébecca, la mère.

Des mécanismes qui se reproduisent

Mais pourquoi ces personnages s'interdisent-ils la colère ? Serait-ce par peur de la voir déferler et remettre en question le précaire équilibre régnant dans leur famille ?

On dirait bien que Jacob a parfaitement intégré le message implicitement délivré par son père Isaac : *quoi que tu subisses dans ton existence, accepte-le sans broncher*. « Le moins qu'on puisse dire, c'est que non-dits et manipulation règnent dans cette famille très ordinaire, où personne n'apprend à s'opposer franchement à autrui dans l'authenticité et le respect des différences. Telle est la pâte humaine au sein de laquelle travaille la Parole de Dieu, dès les premières pages de la Bible. » ¹

Lorsque Jacob usurpe la bénédiction paternelle, poussé en cela par sa mère, on pourrait s'attendre à une violente réaction d'Isaac. Mais non. Malgré l'extrême gravité de l'acte commis, le père ne réagit que très mollement. *Père muet = manque de repères*, pourrait-on dire en assumant le jeu de mots. Jacob ne peut pas se construire en tant qu'homme dans ce creuset familial qui ne le structure pas. Et **sa fuite** chez Laban ne fera que confirmer qu'il n'a rien réglé. Incapable de se confronter à son père, il sera bien incapable d'être considéré comme un partenaire (un pair) par son beau-père. « Et tout continue comme avant : vingt années de multiples manipulations et tromperies de la part de son oncle Laban au travail et en famille et même de la part de ses femmes Léa et Rachel qui disposent de son corps à leur guise, faisant de lui un véritable "homme-objet" sans jamais susciter en lui la moindre colère.» ²

L'apprentissage de la colère

Il faudra attendre la naissance de Joseph, le onzième fils, pour que Jacob, à soixante ans, pour la première fois, prenne une décision de lui-même, en écoutant gronder ce sentiment de colère en lui et se reconnaissant le droit d'en faire enfin quelque chose. Il décide de s'opposer à Laban et de se séparer de lui.

Bien qu'il agisse encore par ruse, en fuyant, il le fait cette fois sans que sa décision ne lui soit dictée par quelqu'un d'autre. Il pressent qu'il doit rentrer dans son pays et, enfin, **affronter** son père, son frère et son Dieu. Car Dieu a bel et bien quelque chose à voir avec tout cela. Dieu qui terrorise son père Isaac au point que toute expression de la colère ait été à jamais éteinte dans cette famille.

Et lorsque Jacob se fâche, cela produit du bien : un pacte avec Laban et la clarification de leurs relations. Jacob va quitter son beau-père et, enfin, vivre par lui-même. Il est enfin devenu un homme (il a enfin un peu de poil où vous savez !). Voilà enfin quelque chose d'authentique et de solide dans cette histoire.

Un long chemin vers lui-même...

Bien sûr, Jacob n'est pas encore complètement libéré de sa peur et la perspective de rencontrer Esaü l'angoisse.

Il a donné sa parole à Laban, il ne peut donc plus ni revenir en arrière, ni se dérober ! Il est acculé à la confrontation : avec lui-même, son frère, son père, son Dieu.

Comme Jacob vient de découvrir **les bienfaits de la colère**, il n'est pas encore expert dans cet art et il redoute que cette colère ne prenne toute la place, que l'un des protagonistes ne tue l'autre. Il craint pour sa vie et celle de sa famille. Alors Jacob livre sa colère à Dieu. Il lui confie sa peur. Il se remémore la promesse d'antan et sa peur se transforme en cadeau pour Esaü.

...et vers les autres

En effet, il redouble de diplomatie envers son frère au point qu'il semble se cacher comme d'habitude derrière ses troupeaux, ses serviteurs, ses femmes et ses enfants qu'il envoie devant lui comme une ambassade, comme un test, avec un cadeau princier pour amadouer Esaü.

Resté seul sur l'autre rive du torrent, il devra passer toute la nuit à lutter, avec lui-même serait-on tenté de dire, ou avec Dieu, ce qui est un peu pareil, avant de retrouver au matin la force de poursuivre sa route.

C'est dans la prière, dans **la confrontation intime**, face à face avec Dieu, que Jacob se re-découvre lui-même et s'accepte, avec ses zones d'ombre, de peur et de colère, mais aussi ses forces vives. C'est la condition indispensable d'une possible rencontre avec son frère Esaü.

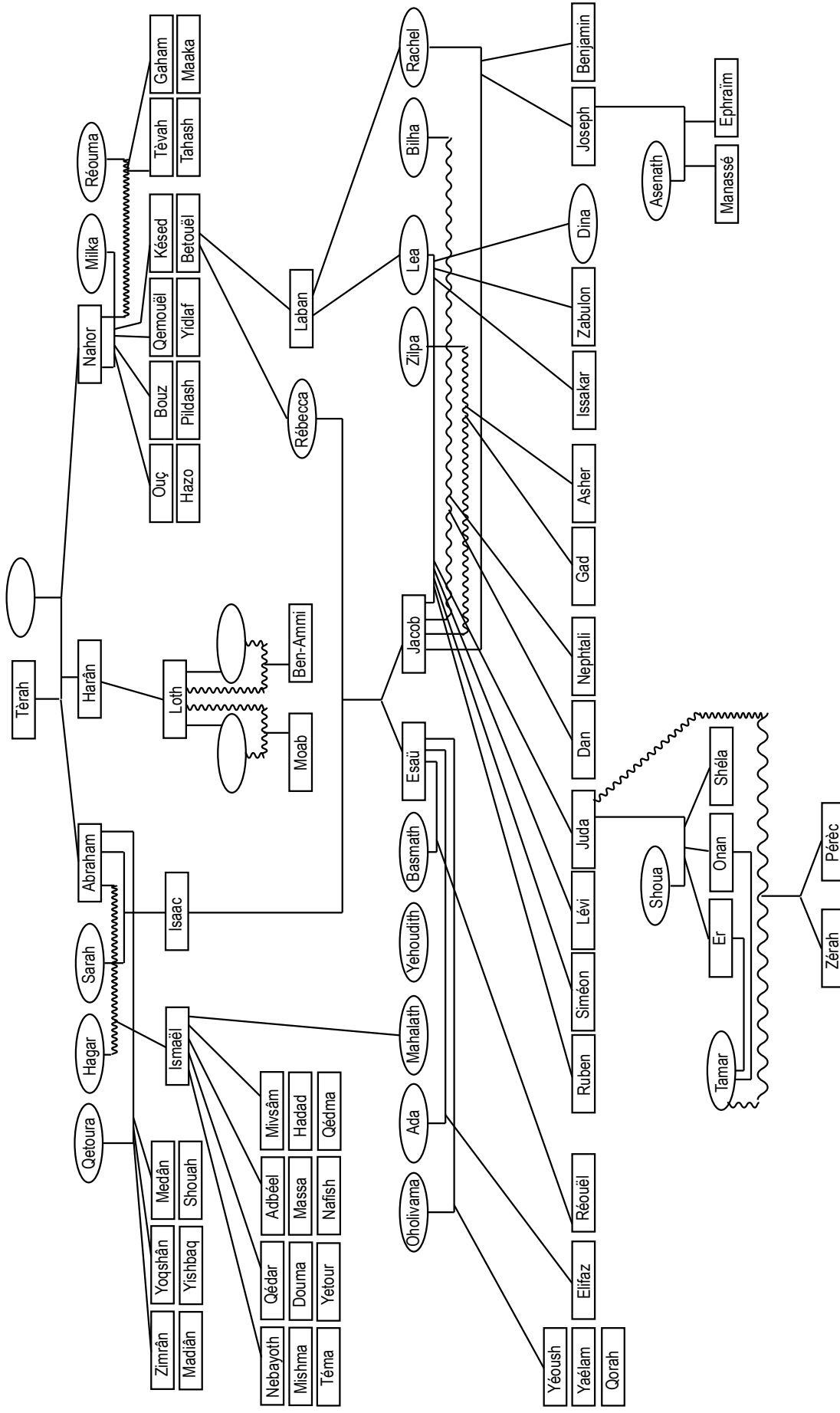
Jacob a mûri, il a choisi d'assumer son rôle d'homme, il est prêt à régler leurs comptes aux vieilles histoires de famille.

Il est désormais celui qui a lutté, avec Dieu et les hommes, et l'a emporté : il est *Israël*. Il peut, à l'instar de son grand-père Abraham, marcher vers sa propre terre.

Fabien

¹ Lytta Basset, « Sainte colère, Jacob, Job, Jésus », Labor et Fides-Bayard, Genève 2002, pages 39-66. Dans son livre, Lytta Basset consacre plusieurs passages fort intéressants au personnage de Jacob, sous l'angle de cette émotion primaire fondamentale qu'est la colère.

² Idem.



En lignes ondulées, unions autres qu'avec les femmes officielles
 Remarquer les douze fils de Nahor, d'Ismaël et de Jacob, tous pères de tribus (réelles ou mythiques)
 Les enfants de Jacob sont cités dans l'ordre chronologique
 L'arbre n'est pas complet, et n'apparaissent à la dernière génération que les frères aux destins similaires à ceux de Jacob et d'Esau
 Pour plus de détails, consulter le dossier théologique

Homme Femme
 = Jumeaux

TABLE DES MATIERES

Textes bibliques	2
Carte du Moyen Orient	13
Jacob dans la Genèse	14
Episodes de la saga de Jacob	16
Carte : trajets de Jacob	18
Textes - tissus : le songe	19
La lutte avec l'ange	22
Combien de bénédictions pour Jacob ?	26
Ancêtres	31
Celui qu'on n'attend pas !	35
Une prédilection pour les faibles	38
Les colères rentrées de Jacob	40
Arbre généalogique de Jacob	43

Ce dossier a été établi par :

Laurence Berlot Pierre Campiche Laurent Lavanchy
Marie-Pascale Le Bé André Monnier
Fabien Moulin Bruno Sartoretti
Bernard van Baalen

**Il a été édité en juin 2005 pour le Camp Biblique Oecuménique
de Vaumarcus**